



**Mémoire**  
**Présenté par**  
**BA, Cheikh Ouma**

**UNIVERSITE CHEIKH ANTA  
DIOP DE DAKAR**  
**Faculté Des Lettres et  
Sciences Humaines**

**Migrations régionales et relations de genre dans la  
vallée du fleuve**

---

**Année universitaire :**  
**1992-1993**

23 AVR. 1993

14.07.00

BAC

6095

**UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR**

\*\*\*\*\*

**Faculté Des Lettres et Sciences Humaines**



**MEMOIRE DE DEA D'ANTHROPOLOGIE**

Présenté par l'étudiant :

**Cheikh Oumar BA**

Sous la Direction du Professeur

**Abdoulaye Bara DIOP**

Responsable du Département d'Anthropologie

**ANNEE 1992-1993**

CHEIKH OUMAR BA  
DEA D'ANTHROPOLOGIE  
UNIVERSITE CAD DE DAKAR  
SOUS LA DIRECTION DU PROFESSEUR  
ABDOULAYE BARA DIOP

## RESUME DU DEA POUR LE CODESRIA

### 1) PROBLEMATIQUE

Notre problématique part d'un constat, la quasi totalité des études sur les migrations internationales concernant le Sénégal s'inscrit dans le cadre des réseaux Sud-Nord. Au stade actuel de notre dépouillement de la documentation sur la question, nous remarquons que la migration internationale africaine (la migration entre les populations des pays limitrophes au Sénégal, s'elle ne dépasse pas six mois, n'entre pas dans notre définition) est peu étudiée.

Cependant, son analyse et sa compréhension nous apparaissent comme un passage nécessaire pour comprendre le phénomène de la migration et ses effets sur le milieu d'origine des migrants. Le second aspect de notre problématique vise à mesurer les conséquences de ce que l'on pourrait appeler "l'hémorragie démographique".

En dépit des restrictions dont font montre les pays d'accueil (sud ou nord) les forces actives de la vallée continuent de "fuire" leur milieu. Ce qui ne va pas sans affecter voire sans désorganiser les structures villageoises du fait de leur absence dans le village et des effets qui seront générés par la migration.

Partant de ces éléments, nous avons formulé les hypothèses suivantes:

Première hypothèse: La sécheresse ayant affecté de la même manière la situation économique de la vallée, s'il existe des différences dans les destinations elles seraient dues aux facteurs ethniques et non géographiques.

Deuxième hypothèse: Etant donné que les migrations intra-africaines sont moins régies par les lois (comparées aux migrations en France et aux lois sur l'immigration) il va s'en dire que les cheminements migratoires africains deviendraient plus complexes.

Troisième hypothèse: Compte tenu du fait que l'Afrique forme un seul et même continent les transformations sociales générées par les migrations africaines seraient moins importantes malgré les différences culturelles que l'on retrouve dans les différents pays de l'Afrique.

Autrement dit, les migrations africaines maintiendraient plus qu'elles n'induieraient des changements dans les rapports jeunes/vieux, femmes/hommes.

## 2) METHODOLOGIE

Après la première phase de dépouillement de l'enquête de LERICOLLAIS et SANTOIR (chercheurs à l'ORSTOM) concernant plusieurs villages de la vallée qui nous a permis de retenir deux villages (Bokidiawe et Galoya) polyethniques et pluricastés, nous nous sommes rendus plusieurs fois sur le terrain.

Pour les enquêtes de terrain, nous avons procédé à une entrevue à questions ouvertes avec des questionnaires confectionnés à ce sujet. De plus, par la méthode retrospective nous avons pu reconstituer les différents itinéraires des migrants. Cette méthode nous a permis ainsi de retracer la vie du migrant de sa naissance au moment de l'enquête. Grâce au recueil des biographies migratoires, professionnelles et familiales on a pu reconstituer les événements importants de la vie du migrant et les mettre en relation entre eux.

### QUELQUES RESULTATS PROVISOIRES

Trajectoires migratoires africaines que nous avons observé présentent des caractéristiques différentes de celles souvent étudiées à propos des migrations sud-nord. Il ne s'agit pas, dans la plupart des cas, d'une migration d'un point A (zone de départ) à un point B (zone d'arrivée). Cette migration semble ne pas être binaire. Elle s'inscrit dans un processus avec des redéploiements et des rebondissements quasi permanent d'un pays à un autre. Tous ces va-et-vient semblent s'inscrire dans soubassement ethnique.

Ainsi, dans la migration des Halpulaareen, sous une apparence de logiques individuelles (aller à l'aventure) on retrouve généralement une logique collective (la stratégie de Fedde, qui est un de fraternité d'âge en milieu Halpulaar, ou de cousinage).

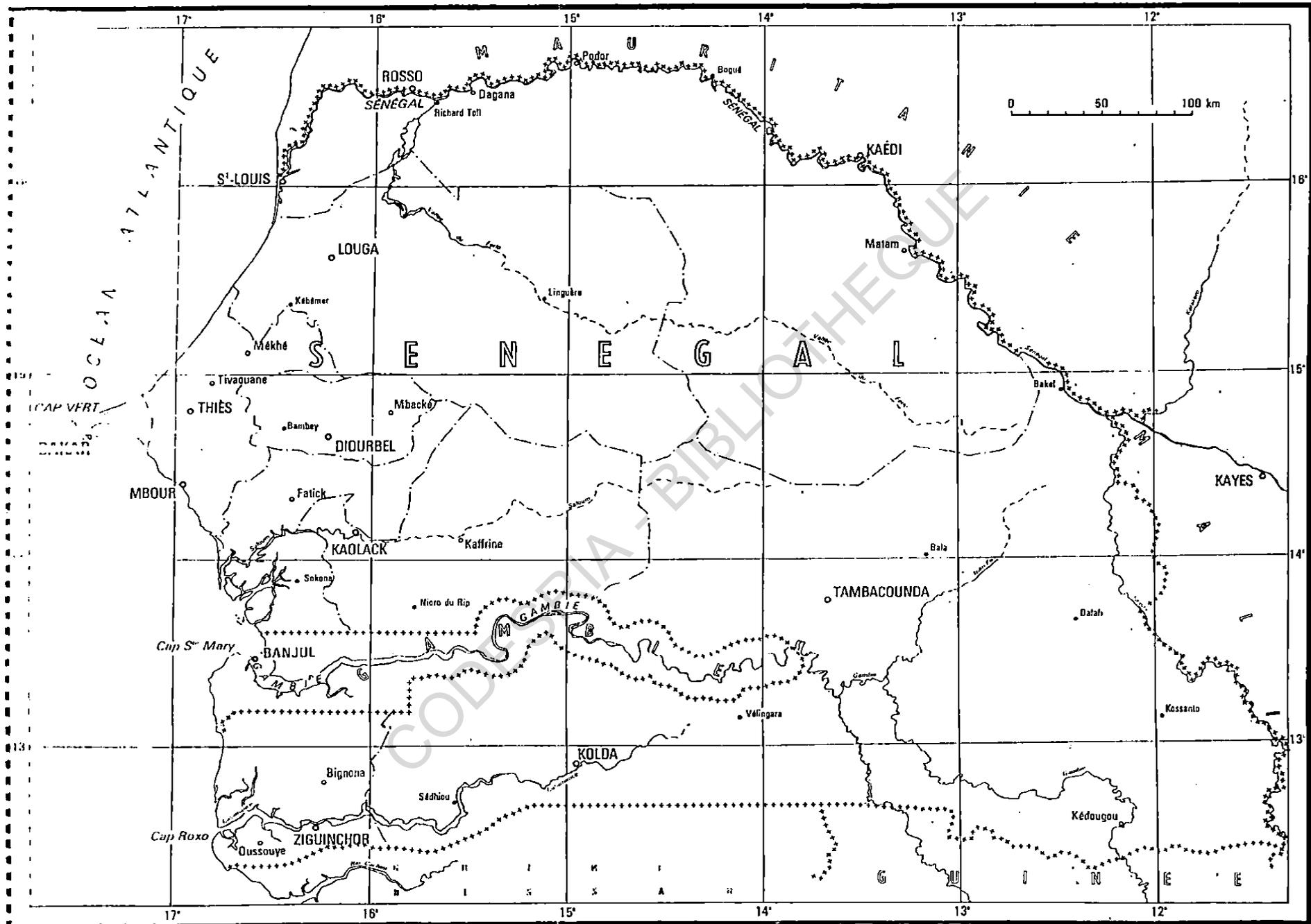
Par contre, chez les Soninke, sous une apparence de logiques collectives (stratégie et réseaux familiaux) on retrouve une logique individuelle, l'émancipation des cadets du joug des aînés (cf LAVIGNE-DELVILLE, 1990-1991).

Par ailleurs, si en France les émigrés s'emploient comme ouvriers donc des salariés, en Afrique, ils sont commerçants, tailleurs dans leur majorité.

Cependant, il existe toute une gamme de commerce: Bana-bana, Béthiek, Tablier, vendeur dans une cantine, boutique au marché ou dans un coin de la rue... Les migrants, en fonction des réseaux qui les accueillent, du pays d'immigration ou de leur situation antérieures, exercent telle ou telle activité.

Toutefois, tous les éléments de notre enquête n'ont pas pu être étudiés dans le présent D E A. Mais, nous pensons qu'ils nous permettront d'avoir une base pour notre thèse que nous débutons.





## REMERCIEMENTS

Je remercie tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à la réalisation de ce travail. La première personne à qui je pense est mon directeur de recherche, le Professeur Abdoulaye Bara DIOP, pour la confiance qu'il m'a accordé dès notre première rencontre. Il n'a ménagé aucun effort au triple plan matériel, moral et humain. Sa disponibilité et son esprit critique m'ont été utile pour la réalisation de ce travail.

Je suis redevable au CODESRIA pour la subvention financière et matérielle qu'il m'a accordé et qui a grandement participé à la réussite de ce travail. Il en est de même du stage de trois mois que L'ORSTOM de Dakar, m'a accordé. Ce stage a permis une partie de la recherche de terrain dont ce travail est issu. Je remercie ces deux institutions qui participent inlassablement à la formation des chercheurs de l'Afrique.

Ce travail n'aurait pu se réaliser sans cette subvention et à ce stage, compte tenu de la précarité des moyens dont je disposais.

Enfin, last but not least, je remercie tous les villageois qui n'ont cessé de manifester un intérêt réel pour ce travail.

Je dédie ce travail à mon père.

CODESRIA - BIBLIOTHÈQUE

## INTRODUCTION

Notre rapport présente l'étude des trajectoires des migrants internationaux des villages de Galoya (département de Podor) et de Bokidiawé (département de Matam). Il a été élaboré dans le cadre de la collaboration entre l'université Cheikh Anta Diop de Dakar et l'Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération (ORSTOM). Cette collaboration en a permis les enquêtes de terrain. Cependant, tous les éléments de notre enquête n'ont pas été traités dans ce rapport.

Avant de débiter nos enquêtes, nous avons intitulé notre sujet : "Migrations internationales africaines et transformations sociales villageoises". Mais une telle étude requiert une présence prolongée du chercheur sur le terrain des techniques d'analyse plus fines et une certaine exhaustivité ; nous nous sommes provisoirement limités ici à l'étude des trajectoires migratoires. Mais nous avons néanmoins essayé de voir l'impact de l'appartenance ethnique sur les trajectoires des migrants. Il importe de rappeler que les deux villages de notre étude sont à dominante ethnique différente : halpulaaren et peul à Galoya et soninké et halpulaaren à Bokidiawé.

En outre, ce rapport a donné plus de place à l'aperçu historique des migrations au détriment d'une présentation plus précise des villages de l'étude, des modes de production et de la stratification en castes des populations des différentes ethnies. Nous pensons que ces insuffisances pourront être comblées par l'exploitation et l'analyse des données de nos enquêtes prochaines. Ainsi des aspects (1) qui, il faut le préciser, sont aussi déterminants dans les comportements migratoires de ces populations pourraient être saisis. Ensuite notre étude semble, par moment, souffrir d'un manque d'équilibre à propos des deux ethnies : halpulaaren (2) et soninké. Premièrement, étant halpulaar et parlant cette langue mieux que le soninké, l'observation participante n'a pas connu le même succès en milieu pulaar qu'en milieu soninké ; ce qui explique que nous parlons plus des halpulaaren que des soninké, donnant ainsi souvent l'impression de ne traiter que le premier groupe ethnique au détriment du second. Deuxièmement, il y a moins d'études sur les soninké (J.Y. Weigel, 1982) que sur les halpulaaren. Ces quelques difficultés ont été surmontées par le fait que nous parlons un peu le soninké. De plus, dans le village de Bokidiawé presque tous les habitants parlent la langue pulaar.

Notre travail s'articule autour des parties suivantes : la première partie pose notre problématique et les hypothèses qui ont soutenu notre démarche. Quant à la seconde partie elle retrace dans ses grands traits le cadre et les différentes étapes de notre recherche. Dans cette partie méthodologique, nous essayons aussi de rendre compte des limites de certaines de nos questions. La troisième partie présente brièvement les villages de Galoya et de Bokidiawé. Quant à la quatrième partie, elle tente de resituer les causes des migrations internationales et ses conséquences sur la moyenne vallée. Dans la cinquième partie nous passons en revue quelques uns de nos résultats. Ceux-ci restent provisoires et susceptibles d'être revus et corrigés dans nos études ultérieures. La sixième partie est consacrée à l'utilisation de l'argent provenant de la migration dans le village de Galoya torobé. Enfin, notre conclusion tente de faire la synthèse de quelques résultats provisoires auxquels nous sommes parvenus et pose la problématique que nous essaierons d'étudier dans un avenir que nous voulons très proche. Mais, avant d'exposer ces différents éléments, nous allons brosser certains repères historiques pour une meilleure compréhension des migrations actuelles.

---

(1) Sur les différentes caractéristiques des zones étudiées se référer à Wane (1964), A.B. Diop (1965), Lericollais et Vernière (1975), Weigel (1982), Delaunay (1984), Minvielle (1985), Kane O. (1986), Delville (1991).

(2) Pour nous, ici, halpulaar veut dire celui qui parle pulaar et comme le peul bien qu'ayant un mode de vie différent du halpulaar sédentaire, parle la même langue. Toutefois l'ambiguïté du terme halpulaar vient du fait qu'on peut parler le pulaar (langue des halpulaar) sans être halpulaar. Un soninké peut bien parler la langue pulaar mais on ne peut pas l'appeler halpulaar.

## APERCU HISTORIQUE

### A) Les mouvements de population dans le passé

La vallée du Sénégal se caractérise par une migration très ancienne "aussi ancienne que les populations" du pays (A.B. Diop, 1965). Les premiers déplacements (3) étaient liés plusieurs facteurs dont l'insécurité relative aux luttes quasi-permanentes de part et d'autre du fleuve, la recherche des pâturages et des terres, le prosélytisme religieux. Ces déplacements du nord vers le sud seraient le résultat du "dessèchement historique" du Sahara au profit des vallées (vallée du Sénégal, delta, intérieur du Niger) devenues plus attirantes en raison de leur relative prospérité (Diop, 1965, O. Kane, 1986). La vallée du Sénégal était, jusqu'à une date récente, «le grenier à mil» du Sénégal du fait des cultures du waalo devenues plus importantes que celles du Diéri. Avec la conquête coloniale, certains éléments nouveaux ont émergé occasionnant des bouleversements importants dans les orientations des migrations. Celles-ci sont devenues relativement plus longues. En effet, "l'urbanisation avec la création d'un secteur secondaire et tertiaire" et le "développement de la culture arachidière de rente réduisant et détruisant l'économie d'auto subsistance" (4) ont été un levain des migrations actuelles. Cependant, on pourrait rappeler que les déplacements dans la période coloniale, en dehors de ceux qui entraînent dans le cadre du travail forcé ou l'acquiescement des impôts, ont été dominés par trois modèles principaux : la colonisation agricole, le navétanat et l'exode rural. La colonisation agricole de l'ouest du ferlo et des terres vierges du saloum durant la première moitié du XXème siècle a été provoquée par la dégradation des sols des premiers fronts de la culture arachidière ainsi que par l'émergence du mouridisme. En outre, les migrations saisonnières des navétanes se sont développées jusqu'en 1950, à partir de la vallée du fleuve Sénégal et au Fouta guinéen pour combler le déficit de main-d'oeuvre dans le sud du bassin arachidier. Mais l'exode rural d'abord saisonnier durant les années 1950 s'est élargi à la plupart des régions à partir de 1960 pour devenir le type migratoire prépondérant au Sénégal. Ces mouvements se sont dirigés principalement vers l'agglomération dakaroise (A.B. Diop, 1965 et Lericollais-Vernière, 1975).

### B) Les migrations internationales contemporaines

Les mouvements migratoires que l'on observe aujourd'hui et ce depuis les indépendances portent en profondeur l'empreinte que leur a laissée l'époque coloniale (Sergio Ricca, 1990). Les migrations internationales contemporaines s'amorcent dès les indépendances s'amplifiant avec la sécheresse des années 1968-1974. Ces déplacements vers l'extérieur notamment la France concernèrent surtout l'ethnie soninké (5) et de façon relativement importante, les halpulaaren. Chez ces derniers, les indépendances avaient renforcé l'exode rural vers les centres urbains principalement vers Dakar et maintenu les flux saisonniers. Dans certains cas, ils devenaient des convoyeurs de "coggal" c'est à dire de troupes ou vendeurs de la cola à Kaolack dans le Siin Saloum. Toutes ces activités exercées par les migrants internes visaient avant tout à leur procurer du numéraire devenu introuvable sur place. L'argent obtenu servait aussi à financer la migration internationale pour les "Francenaabé" et à assurer un "début de commerce" pour les "Afriquenaabé". Les migrants de la zone de Bakel et une partie du département de Matam partaient en France. La quasi totalité des migrants du département de Podor et l'autre partie de la zone de Matam avaient comme destination privilégiée la Côte d'Ivoire, le Congo et l'Afrique centrale pendant les périodes fastes d'extraction de diamant, phénomène très en vogue dans les années 1970-1980. De façon non moins importante,

---

(3) Pour en savoir plus sur les raisons de ces déplacements, on pourrait se référer avec intérêt aux travaux de (Wane, 1964) de A.B. Diop (1965) concernant la partie historique de O. Kane dans sa thèse (1986) de Alassane Wele dans son mémoire de maîtrise le Fergo OMARIEN et ses prolongements. Toutefois il faut noter que l'islam a joué un grand rôle dans l'exode des gens de la vallée du fleuve Sénégal.

(4) A.B. Diop, Atlas National du Sénégal, 1977.

(5) A propos des appels de main-d'oeuvre de l'industrie française voir (Adams, 1977 ; Weigel, 1982 ; Minvielle, 1985 ; Lavigne-Delville, 1991).

les migrants de ces deux départements s'orientent vers le Gabon, le Cameroun, la Mauritanie (6), la Gambie.

Mais avec le renforcement de la dégradation continue de l'environnement et la stagnation économique dans la vallée du Sénégal, les flux ont semble-t-il augmenté. La dépendance de ces populations vis-à-vis de leur milieu naturel, les rendait très vulnérables aux aléas climatiques. Ce sont les deux cycles culturels (culture sous pluie et culture de décrue), l'élevage et la pêche qui assuraient leur subsistance. Ainsi donc la sécheresse des années 1970 ne semble avoir donné aux paysans de la vallée du Sénégal qu'une possibilité, celle de migrer en masse. Etait-ce la seule solution envisageable de l'époque ?

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

(6) La destination mauritanienne qui était très sollicitée surtout par les gens des départements de Dağana et de Podor a été délaissée en 1989 pour cause de conflit Mauritanie-Sénégal au profit, semble-t-il d'autres régions d'Afrique dont la Côte d'Ivoire.

## PREMIERE PARTIE : PROBLEMATIQUE ET HYPOTHESES

Notre problématique part d'un constat, la quasi totalité des études sur les migrations internationales s'inscrit dans le cadre des réseaux sud-nord. Au stade actuel de notre dépouillement de la documentation sur la question des migrations internationales africaines à partir du Sénégal, nous n'avons rencontré aucune (7) étude approfondie sur les migrations africaines contemporaines. Cette carence s'expliquerait par trois raisons fondamentales. D'abord les migrations vers la France semblaient être plus importantes que celles vers l'Afrique dans les années 1960 ensuite les migrants qui partent vers la France investissent apparemment beaucoup plus que ceux qui partent en Afrique, enfin les premiers sont plus faciles à étudier, se trouvant en France où ils sont regroupés en associations dynamiques de développement (8). Cependant, depuis les années 1970-1980, compte tenu des restrictions de plus en plus nombreuses, on assiste à un changement fréquent de destination. On constate de nouvelles orientations, du moins une accentuation des flux migratoires sud-sud. Ces redéploiement des flux sans remplacer les migrations sud-nord, peuvent être en interaction avec celles-ci en raison notamment de la croissance démographique proche de 3% au Sénégal. Ces mobilités géographiques pourraient entraîner des mutations spécifiques qui ne seront pas forcément comme celles engendrées par les migrations vers l'Europe.

Mais les migrations sud-sud sont le plus souvent sujets à des fluctuations politiques et économiques. On pourrait rappeler qu'à ce jour, les déplacements d'expulsés et de réfugiés concernent en Afrique noire plus de 4,5 millions de personnes qui proviennent d'Etats pour la plupart limitrophes. C'est ainsi que par exemple plusieurs centaines de milliers de sénégalais sont rentrés de Mauritanie en 1989 lors du conflit opposant les deux pays. Plus récemment encore, 266 "sénégalais" (sénégalais, maliens, ghanaens, guinéens) ont été expulsés de la Zambie. Les expulsés sénégalais seraient pour la plupart des ressortissants de la vallée du Sénégal, ce qui traduit l'actualité des flux sud-sud qui se transforment au gré des conjonctures économiques et politiques. Malgré ces problèmes conjoncturels, les directions sud-sud occupent une grande importance dans les migrations de cette région. C'est ce que semble noter Delaunay quand il affirme que l'émigration totale dans la zone de Matam "se partage entre la Côte d'Ivoire ("la moitié des migrations totales), la France (un tiers) et le Zaïre" (9). Nous assistons aussi à une sorte de spécialisation régionale en ce qui concerne ces flux, "D'Ouest en Est la destination dominante est successivement la Mauritanie (R.I.M.) (pour les régions de Dagana et de Podor), la Côte d'Ivoire (pour la zone de Matam) et la France (région de Bakel). Cette spécialisation est le résultat de la nécessaire canalisation de ces flux selon les réseaux migratoires" (10). Cependant ces fluctuations que certains ont qualifié de "turbulence" (11) et d'autres de "désordre" (12) touchent tous les systèmes migratoires internationaux. Seulement en Afrique, le caractère artificiel des frontières et le développement inégal des pays rendent ces mouvements beaucoup plus instables. D'une manière générale la situation a évolué dans le sens d'une accélération et même d'une diversification des mouvements migratoires même si on peut

---

(7) Toutefois, il existe des études concernant les migrations sud-nord qui parlent des migrations sud-sud. Migrations sud-nord signifie pour nous ici partir du Sénégal comme pays de départ vers des pays africains au sud du Sahara. Dans cette optique "De la captivité à l'exil" de Delaunay fait des allusions intéressantes mais brèves sur les migrations africaines p. 182.

(8) Dans ce cadre l'Institut Panos a recensé en région parisienne et autour de Rouen - le Havre "plus de 400 associations des ressortissants des villages..." dont 200 officiellement déclarées depuis 1981.

Source : lettre de Christophe DAUM de l'Institut Panos au Ministre de l'Intérieur de la Mauritanie, en date du 1er juillet 1991.

(9) Delaunay D., de la captivité à l'exil. La vallée du Sénégal, ORSTOM, Paris 1984, p. 182.

(10) Delaunay D., op cité, p. 182.

(11) Séminaire migratoire, travail et mobilités sociales, résultats, prospective" 1991, ORSTOM.

(12) Ricca Sergio : Migrations internationales en Afrique. L'Harmattan, 1991, p. 8.

constater par ailleurs une certaine contraction de l'espace de développement possible en raison notamment des fermetures de frontières, des expulsions d'étrangers (13) et du chômage.

En outre, le second volet de notre problématique vise à mesurer les conséquences de ce que l'on pourrait appeler "l'hémorragie démographique". En dépit des restrictions dont font montre les pays d'accueil (sud ou nord) il existe une "fuite" massive des forces actives de la vallée du Sénégal ce qui ne va pas sans affecter voire désorganiser les structures économiques et sociales villageoises. C'est dans cette optique que semble s'inscrire les inquiétudes du Pr. A.B. Diop il y a 27 ans déjà quand il notait "la pression démographique pourrait être un (important) facteur de transformation économique, par le développement des forces de production, en même temps qu'un facteur de changement social, par le bouleversement de la base morphologique de la société qu'elle entraînerait nécessairement si cette population restait sur place. Mais l'accroissement rapide de la population est absorbée par un important mouvement migratoire qui joue le rôle d'exécutoire. Le pays de dépeuple et l'aspect actuel de la vallée malgré cette croissance démographique est celui d'une région dépeuplée, vidée des éléments actifs de sa population" (14)

Partant de ces éléments nous avons formulé les hypothèses suivantes :

Première hypothèse : La sécheresse ayant affecté de la même manière la situation économique de la vallée, les différences dans les destinations seraient dues au facteur ethnique et non géographique. En outre, s'il existe des forces sociales qui organisent et orientent les migrations internationales, elles seraient individuelles en milieu halpulaar et s'inscriraient dans une stratégie collective en milieu soninké.

Deuxième hypothèse : Etant donné que les migrations intra-africaines sont moins régies par les lois (comparées aux migrations en France et aux lois sur l'immigration) il va s'en dire que les cheminements migratoires africains deviendraient plus complexes.

Troisième hypothèse : Compte tenu du fait que l'Afrique forme un seul et même continent les transformations sociales générées par les migrations africaines seraient moins importantes. Autrement dit les migrations africaines maintiendraient plus qu'elles n'induiraient des changements dans les rapports jeunes/vieux, femmes/hommes.

---

(13) *Migrations togolaises. Bilan et perspectives, Lomé, 1986* édité par E. Lebris.

(14) A.B. Diop *société toucouleur et migration (enquête sur l'immigration toucouleur à Dakar)*. Dakar, IFAN, *Initiations et études XVIII*, 1965, p. 18.

## DEUXIEME PARTIE : METHODOLOGIE

### 2.1 : Cadre de l'enquête

De "l'enquête vallée du fleuve Sénégal" (15) concernant 44 villages, nous avons choisi deux villages parmi les plus concernés par les migrations africaines. Cette enquête touchait les départements de Dagana (1990) de Podor et de Matam (1991). Mais comme notre étude s'intéressait aux ethnies halpulaar et soninké, nous n'avons retenu que les deux premiers. Le premier département étant habité en majorité de wolof, n'a pas été retenu. Notre choix qui s'est porté sur les villages de Galoya et celui de Bokidiawé résulte de deux raisons. La première est liée au caractère mixte de la population de ces deux villages qui se composent de quatre quartiers voire de "quatre villages". La seconde raison est relative au fait que les populations de ces villages se dirigent principalement vers des pays africains différents. Le village de Galoya est caractérisé par une importante émigration vers le Cameroun, la Côte d'Ivoire, le Gabon, la Gambie et celui de Bokidiawé par de fortes destinations vers le Congo et la France.

Par ailleurs, concernant le village de Galoya, l'enquête Lericollais-Santoir a pu identifier 89 foyers ayant au moins un migrant par foyer pour un total de 129 migrants, soit 1,5 migrants par foyer. Pour notre part, nous avons pu identifier 71 foyers à Galoya ayant 136 migrants internationaux soit 2 migrants par foyer en moyenne. La différence que l'on peut constater serait due à trois facteurs complémentaires. D'abord l'enquête Lericollais-Santoir ne s'intéressait pas spécifiquement aux migrations. Leur enquête avait pour thème la culture irriguée et l'élevage dans la vallée du Sénégal. Ensuite nous ne donnons pas le même sens à la notion de migrant de retour. Il s'agit donc pour eux, de recenser (16) chaque individu dans le lieu où il se trouve au moment de l'enquête. Donc les anciens émigrés n'étaient pas comptabilisés comme migrants mais comme villageois présents. Nos préoccupations diffèrent des leurs dans la mesure où l'espace villageois ne nous intéresse que par la possibilité qu'il nous donne de rencontrer des anciens migrants, des migrants de passage et par l'intermédiaire de ceux-ci d'interroger des migrants internationaux absents. En fait, nous sommes intéressés par tous ceux qui, dans leur vie ont migré au moins une fois. Pour nous, migrer signifie sortir du pays pour une période d'au moins 6 mois pour des motifs économiques ou pour accompagner quelqu'un qui est parti pour ce but. Les femmes et les enfants accompagnant leur mari ou leur parent sont aussi des migrants. Cependant ces deux dernières couches sociales n'entrent pas dans ce travail précisément et feront l'objet d'un traitement ultérieur. Toutefois, ceux qui voyagent d'un pays à un autre, pour le service militaire ne sont pas retenus dans notre définition.

Par ailleurs, pour ce qui est du village de Bokidiawé qui se compose de deux quartiers soninké et halpulaar, les chercheurs de l'ORSTOM n'ont étudié dans leur enquête, que le quartier halpulaar. Ils ont recensé ainsi 114 migrants internationaux pour 66 foyers soit 1,5 migrants par foyer en moyenne. En ce qui nous concerne, nous avons recensé 64 migrants internationaux pour 30 foyers soit 2 migrants par foyer à Bokidiawé halpulaar (dont 11 de retour) et 30 foyers ayant 101 migrants chez les soninké (dont 19 de retour) soit un total de 3,36 migrants internationaux en moyenne par foyer. Enfin on pourrait aussi attribuer les différences entre nos résultats au fait que l'émigration semble suivre une courbe ascendante. En une année la situation a pu changer si on considère la très forte mobilité géographique des gens issus de cette zone. Dans cette période relativement courte, si la moyenne des migrants par foyer est passée à Galoya par exemple de 1,5 à 2 migrants en moyenne

---

(15) Cette enquête effectuée par Lericollais et Santoir a débuté en 1990 et pourrait se terminer en fin 1992. Lericollais étudie la pluriactivité dans la vallée. Quant à Santoir, il s'intéresse à la dynamique de l'élevage dans le système de production de la vallée. Pour cette enquête ils ont relevé 2057 migrants repartis entre les 44 villages. Nous tenons à remercier ces deux chercheurs de l'ORSTOM pour leur disponibilité constante et pour avoir accepté de nous communiquer ces éléments.

(16) Bien que leur enquête ne traite pas spécifiquement la question des migrations internationales, Lericollais-Santoir ont procédé à un mini recensement qui relève la résidence actuelle de tous les membres des foyers, ce qui nous permet d'évaluer l'intensité de la migration.

par foyre, cela pourrait être un indicateur sur la tendance migratoire traditionnellement constatée dans la vallée du Sénégal. Compte tenu de la pression démographique proche de 3 % au Sénégal, il est possible de penser que cette propension risque encore et ce pendant longtemps de se perpétuer et de se développer avec les conséquences socio-économiques et même culturelles dans les villages d'origine des migrants d'une part, et dans les pays d'immigration d'autre part.

## 2.2 : Les différentes étapes de notre recherche

*"On peut définir le processus de la recherche empirique comme un ensemble de recherches distinctes et successives mais interdépendantes effectuées par un ou des chercheurs appartenant à un ou plusieurs disciplines afin de recueillir d'une manière systématique des informations valides et de les expliquer" (17)*

Après avoir choisi notre sujet en fonction de l'intérêt que nous portons au thème des migrations internationales et de l'expérience acquise avec l'Institut Panos, nous avons tenté de le définir en le situant par rapport aux études antérieures faites dans ce domaine. Ainsi, sur conseil de notre directeur de recherche le Pr. A.B. Diop, nous avons commencé par des lectures critiques de la plupart des documents consacrés aux migrations internationales et notamment ceux qui s'intéressaient à la vallée du Sénégal en particulier et au Sénégal en général. Pour ce faire, nous avons procédé d'une manière déductive c'est à dire que nous avons consulté les ouvrages d'introduction avant les études spécifiques (les études de cas, les articles). En outre nous avons pu rencontrer des "personnes-ressources" qui nous ont aidé à préciser notre problématique et à définir nos objectifs par des discussions et des critiques constructives. Dans ce cadre, nous nous sommes entretenus régulièrement avec notre directeur de recherche ainsi qu'avec d'autres chercheurs de l'ORSTOM ou ayant travaillé sur la question des migrations. Ceux-ci n'ont jamais ménagé leurs critiques, ce qui nous a permis d'améliorer constamment la qualité de ce travail.

Après cette première phase pendant laquelle nous avons pu retenir les deux villages : Galoya et Bokidiawé, nous sommes passés à l'enquête de terrain. Pour celle-ci nous avons procédé pour la cueillette des informations à l'entrevue à questions ouvertes. L'avantage de cette méthode était, pour nous double. D'abord on voulait obtenir le plus de renseignements possibles sans risquer d'oublier les principaux. Ensuite, compte tenu du fait que notre population d'étude est hétérogène : Peul et halpulaar de Galoya et soninké et halpulaar de Bokidiawé, il existait un risque de biais si la formulation des questions n'était pas partout identique. C'est ainsi que, comme chez les soninké la stratification en castes est moins accentuée que chez les halpulaar, la question sur l'appartenance de caste a été dans certain cas, source de blocage (18). Au début de nos entretiens, il nous est arrivé souvent de poser la question à la fin d'entretien mais certains n'ont pas voulu répondre ; cela nous a fait penser qu'il y aurait quelque chose derrière ce refus : volonté de recomposition identitaire ? ou veulent-ils signifier par leur réponse que l'ère des castes est révolue ? Par contre chez les halpulaar comme il existe en fait plusieurs castes, le changement de la formulation de la question relative aux castes est moins évident. Par ailleurs le recours aux entretiens libres ne nous a pas empêché de poser des questions d'ordre général ou des questions standardisées en fonction de l'information que l'on voulait obtenir. Ainsi par exemple c'est par la méthode biographique que nous avons essayé de reconstituer les différents itinéraires des migrants. Nous avons tenté par cette méthode de retracer la vie du migrant de sa naissance à sa situation au moment de l'enquête. Grâce au recueil des biographies migratoires, professionnelles et familiales, on peut reconstituer les événements importants de la vie du migrant et les mettre en relation entre eux.

---

(17) Marc-Adelard Tremblay, *initiation à la recherche dans les sciences sociales*, Montréal, Mc. Graw Hill, 1968, p. 147.

(18) Dans le village de Bokidiawé quand nous avons demandé à certains vieux soninké leur caste, ils nous ont répondu qu'ils sont soninké.

## TROISIEME PARTIE : PRESENTATION DES VILLAGES DE NOTRE ETUDE

### - Quelques caractéristiques générales

La vallée alluviale du Sénégal s'étend sur environ 300 000 ha. Elle représente, au regard des aménagements hydro-agricoles prévus, une zone d'avenir pour de nombreuses populations. Les activités qui y sont dominantes sont : l'agriculture, l'élevage et la pêche. La plupart des gens de la vallée sont des paysans (même ceux qui sont éleveurs notamment les peul) ou pêcheurs sont aussi des paysans à des degrés divers. Deux cultures principales : le Walo (culture de décrue) et le Diéri culture sous pluie représentaient les principales activités des paysans. Il s'agit d'une agriculture d'auto-subsistance fortement sujette aux aléas climatiques. Ainsi la sécheresse des années 1970 a montré les limites de cette agriculture et entre autre cause, occasionné de nouvelles stratégies paysannes et de nouveaux comportements agraires dans la vallée du Sénégal. "Les paysans migrants" de Minvielle et "La rizière et la valise" de Lavigne-Delville sont des titres révélateurs de la crise qui sévit dans la vallée et des réactions des paysans face à ces mutations.

### - Les zones de notre étude

Les villages de Bokidiawé et de Galoya se situent dans la moyenne vallée du Sénégal. Chacun des villages se compose de deux quartiers à dominantes ethniques différentes. Dans le village de Bokidiawé on trouve des soninké et des halpulaaren. Les soninké seraient les premiers habitants du village, ils auraient été chassés par les halpulaaren qui se sont installés à leur place. Plus tard, ils seraient revenus en grand nombre et ont retrouvé les halpulaaren et ils ont pu trouver un compris. Aujourd'hui soninké et halpulaaren vivent apparemment sans problèmes majeurs de cohabitation. Les seuls problèmes actuellement sont d'ordre politique. A l'intérieur de la représentation locale PS, le Parti socialiste sénégalais, deux groupes se disputent ouvertement au sein des tendances "A" animée par Baylaye Kane un halpulaar et la tendance "B" dirigée par Bocar Tirera un soninké. Mais le fait que l'on retrouve à la tête de chaque tendance une personnalité ethnique n'aurait-il pas affecté la cohabitation entre les deux ethnies pour la simple raison que les deux tendances ne se seraient pas constituées sur une base ethnique mais selon l'appartenance idéologique. Ainsi on retrouverait presque autant de soninké dans la tendance de Baydallaye Kane, chef de village, quartier (19) des halpulaaren et beaucoup de halpulaaren dans la tendance que dirige Bocar Tirera l'actuel président du CR (20). Cette paix entre les deux ethnies s'est traduite par la création de l'association du village de Bokidiawé qui regroupe presque tous les habitants de ce village sans distinction ethnique.

En outre, dans les regroupements au sein des périmètres irrigués villageois (P.I.V.) on retrouve parfois une certaine entente. Cependant, les différentes fusions que l'on peut constater n'a pas totalement remis en cause les spécificités de chaque ethnie. S'il est vrai que la plupart des soninké parlent le pulaar il n'y a que peu de halpulaar qui parlent le soninké. Qu'est-ce qui explique ce fait ? De plus les 4 P.I.V. qui existent à Bokidiawé expliquent en partie les relations de voisinage entre ces deux ethnies. En 1979 furent créés les deux premiers périmètres irrigués dans le village. L'un appelé Bokidiawé I est composé exclusivement de halpulaaren. La superficie est de 33,50 ha pour 60 adhérents. L'autre Bokidiawé II par contre est formé de soninké. Il a une superficie de 26,10 ha et les 41 adhérents qui le composent sont tous soninké. En 1986, un troisième périmètre mixte (Bokidiawé III) a été créé. Il regroupe 47 adhérents de toutes les ethnies et a une superficie de 19,20 ha. En 1987, le quatrième périmètre dénommé "Yarundé" qui est en fait un GIE de 20 ha a été créé. Il regroupe 40 adhérents et il est à majorité halpulaar. Enfin l'une des activités la plus importante est la teinture. Elle est exercée par la quasi-totalité des femmes soninké. Une partie des femmes

(19) Certains parlaient de quartier, d'autres préfèrent parler de village de "Bokidiawé toucouleur" et de village de Bokidiawé soninké. Nous pensons pouvoir donner plus tard des détails sur ces différents aspects.

(20) Le CR signifie le Comité Rural. Lors de l'élection du chef du CR, les mêmes chefs de tendance se sont âprement disputés la présidence. L'ancien président du CR Baydallaye Kane a perdu la présidence au profit de Bocar Tirera l'actuel président du comité rural.

halpulaaren s'intéressent de plus en plus à cette activité. Par ailleurs, le village de Galoya est composé de deux quartiers ou villages\* appelés Galoya-torobé et Galoya peul. Tous parlent la même langue mais ont des modes de vie différents. Les habitants de Galoya torobé sont des sédentaires tandis que ceux qui habitent Galoya peul sont des éleveurs nomades dissimulés avec leurs troupeaux dans des campements dont Thiabourlé, Olol, Billé mais qui sont presque tous rattachés à Galoya peul. Les peul de Galoya seraient les premiers habitants de l'actuel Galoya torobé vers le XVII<sup>ème</sup> siècle\* Ils auraient été chassés par Ardo Galo qui donna son nom à l'actuel village de Galoya. Les peul qui, dans un premier temps se seraient réfugiés loin dans le Diéri, seraient revenus vers le XIX<sup>ème</sup> siècle pendant la période coloniale et ont pu récupérer certaines de leurs terres. Les relations entre les habitants des deux villages sont relativement bonnes hormis quelques altercations nécessaires entre éleveurs et cultivateurs. Les tableaux suivants donnent la répartition des populations des villages de Galoya et de Bokidiawé selon les recensements de 1978 et de 1988.

La population totale du village de Galoya (les deux quartiers) est estimée en 1988 (21) à 2.295 dont 1.068 hommes (enfants y compris) et 1.227 femmes. Comme on le remarque, la population féminine est plus importante que celle des hommes. Cependant, ce recensement ne fournit pas des précisions sur la population étudiée encore moins sur les âges mais celui de 1978 donnait les indications suivantes (22) :

	Masculin				Féminin				Total général
	- 14	14-64	+ 64	Total	- 14	14-64	+ 64	Total	
Galoya Peulh	150	151	15	316	174	191	25	390	706
Galoya Toucoult	304	193	48	545	226	339	41	606	1.151

Cependant, compte tenu de la particularité de notre étude, la migration concernant presque exclusivement les hommes, on remarque une sous représentation des femmes. Elles ne représentent que 3,67 % soit 5 femmes sur un total de 136 migrants. Cette sous représentation des femmes est due au fait que dans nos enquêtes nous avons privilégié les migrants en fonction de leurs activités exercées dans les lieux d'immigration.

\* Si à Bokidiawé les deux quartiers se trouvent dans un même espace géographique par contre les deux Galoya sont distants de 2 km. Il est vrai que les peul de Galoya dépendent totalement du village de Galoya sont distants de 2 km. Il est vrai que les peul de Galoya dépendent totalement du village de Galoya torobé (marché, boutique, dispensaire, école P.I.V.).

\* Nous tenons ces informations d'un vieux B.S. 85 ans qui a accepté de nous dire ce qu'il détient de son grand-père sur l'histoire du village de Galoya. Les dates sont approximatives. Source = orale.

(21) Direction de la Prévision de la Statistique RGPH 1988.

(22) Ce tableau que nous avons repris intégralement dans un document de la statistique (Direction de la prévision de la statistique 1978) était inversé et nous l'avons corrigé en fonction de la connaissance que nous avons des deux villages.

La situation est identique à Bòkidiawé où le recensement de 1978 ne distingue pas les quartiers soninké et toucouleur mais donne des précisions sur les âges des villageois. Ainsi la population se répartit comme suit :

	Masculin				Féminin				Total général
	- 14	14-64	+ 64	Total	- 14	14-64	+ 64	Total	
Boki- diawé	630	511	96	1.237	543	727	72	1.342	2.579
Sarako lé									

Quant au recensement de 1988 il donne les précisions suivantes: Bokidiawé soninké hommes 974, femmes 916 soit un total de 1.767 personnes. Pour Bokidiawé halpulaaren : les hommes représentent 899 et les femmes 868 soit un total de 1.767 personnes.

#### QUATRIEME PARTIE : CAUSES ET CONSEQUENCES DES MIGRANTS

Parler des causes des migrations internationales suppose une catégorisation des motivations en fonction des périodes. Les migrations n'ont pas toujours revêtu les mêmes caractéristiques. Donc il s'agira pour nous de passer en revue brièvement quelques uns des motifs qui ont occasionné les migrations passées. En effet, ces différentes raisons font intervenir des phénomènes dont les déterminations et les inter-relations sont d'une grande complexité. Historiquement l'insécurité permanente au sein de la vallée était responsable de l'ensemble des mouvements (lutttes pour l'accès aux terres, prosélytisme religieux). Cependant, les causes réelles ne sont pas toujours évidentes. D'autres causes viennent souvent renforcer et complexifier les premières. Or, dans la détermination des causes, il n'est toujours pas aisé de faire la part de ce qui est exclusivement déterminant car les déplacements obéissent à des motivations aussi bien individuelles que collectives, inconscientes que conscientes, internes, qu'externes. Dans ce cadre, les mises en garde du Pr. Diop dans son livre (23) sont très justifiées. Il précise qu'il ne prétend pas, dans son livre des causes de la migration, saisir des relations générales et constantes entre les phénomènes, ni même envisager de telles relations dans le cadre desquelles se situeraient ses conclusions mais qu'il est possible de voir incidemment que les causes essentielles de cette migration sont celles qui déterminent la plupart des migrations ; ce qui laisse entendre que la cause essentielle, comme la quasi-totalité des chercheurs l'ont affirmé, nous semble être d'ordre économique. La dégradation progressive des conditions de vie dans la vallée a été déterminante dans les départs des migrants.

Cette constatation semble être partagée pour le Pr Diop qui précise que :

*"L'émigration s'explique essentiellement par les difficultés de subsistance des populations de la vallée. La pression des facteurs économiques s'exerce à ce niveau vital et contraint les habitants à quitter le pays : 80,5 % des personnes interrogées affirment que l'une des raisons de leur départ (et la plus importante) est la recherche de la nourriture. Les raisons avancées prouvent que les gens partent parce que l'économie de la région ne peut plus assurer convenablement leur survie" (24)*

En outre, le rapport introductif aux journées d'études (25) de l'UARF (Union des Associations de Ressortissants du Fouta) (26) semble abonder dans ce sens. Il y est dit en effet que, depuis la

(23) Diop, op-cité. Partie sur les causes des migrations toucouleur.

(24) Diop, op-cité, P. 86.

(25) Ces journées d'études se sont tenues les 18 et 19 avril 1992 à Dakar.

(26) Le Fouta Tooro est le nom de l'empire du Tekrou au début du XVI<sup>e</sup> siècle et qui correspond au début du règne de la dynastie peul des Denianke. Voir des études historiques sur l'origine du Fouta : O. Ba de Fouta Tooro carrefour des cultures, Yaya Wane, thèse de O. Kane, A.B. Diop. Cependant le Fouta désigne aujourd'hui, à quelques exceptions près, la

disparition de l'économie de la gomme alors principale source de revenus monétaires des habitants de la moyenne vallée, ceux-ci n'ont pas trouvé d'autres solutions que la migration. Au début timide, elle s'accroît avec le développement des moyens de communications autres que la voie fluviale, route de diéri, pistes carrossables raccordées aux lignes de la voie ferrée, rapprochant ainsi le Fouta du nouveau pôle économique du centre-ouest. Cette situation allait avoir pour la moyenne vallée des conséquences sociales très importantes. Le déclin économique de la région a connu son paroxysme dans les années 1970 avec l'installation de la sécheresse cyclique. Ainsi l'impossibilité de pratiquer des cultures pluviales (le walo n'est plus suffisamment inondé), des cultures de décrue, de l'élevage et de la pêche, achève de pousser au départ les plus récalcitrants à quitter leur terroir. Autrement dit, la migration s'est généralisée dans ces périodes de sécheresse touchant toutes les catégories sociales avec les départs des femmes et des jeunes. Dans ces conditions, il est possible de penser que la mise en oeuvre des barrages de l'OMVS intervient aujourd'hui dans une région vidée de la population active, gagnée par une émigration de plus en plus difficile.

Le Fouta apparaît de plus en plus comme une zone délaissée malgré des réalisations sans incidence significative pour fixer les populations. La région est en effet désertée par sa population active, tentée par une émigration vers l'Europe, vers l'Afrique occidentale, équatoriale, australe. Il importe de noter que l'histoire des halpulaaren qui se définit par ce dicton "les halpulaaren savent où ils sont nés mais ne savent pas où ils seront enterrés" est différente de celle des soninké. Ceux-ci, comme nous le disaient certaines personnes âgées de cette ethnie doivent toujours "mourir au terroir".

Enfin, il nous semble que la réponse à la question sur les causes de l'émigration soit si évidente pour les paysans qu'ils ne préfèrent souvent pas la donner. Dans nos entretiens avec les villageois nous avons introduit la question de savoir "quelles sont les raisons qui font partir les gens du fleuve vers l'extérieur". Mais très vite nous avons atteint le phénomène de saturation. Toutes les réponses étaient identiques. On nous répondait presque partout que "vous au moins vous êtes foutankais (27) et vous n'êtes pas sans ignorer qu'il n'y a rien dans le Fouta. La seule issue pour nous c'est de partir". La recherche du numéraire est devenue le crédo de tous. Selon certain, "l'argent, c'est la vie" ce qui nous fait poser la question à quand la décadence de la noblesse et son remplacement par le pouvoir de l'argent ? Ce qui serait plus pertinent pourrait être de savoir comment les gens migrent-ils ? Ainsi nous nous sommes demandés d'abord qui sont ces migrants ? Où vont-ils ? Quelles sont les différentes étapes de leur migration ? Que font-ils ? Quelle(s) stratégie(s) adoptent-ils ? Quels rôles jouent-ils en tant que migrants dans le développement de leur village voire de leur pays ? Ces différentes interrogations ont déterminé la formulation de nos questions dont nous allons passer en revue quelques uns des résultats.

---

*moyenne vallée du Sénégal de part et d'autre du fleuve ; ce qui correspond aux villages des halpulaaren et de quelques soninké de la Mauritanie et du Sénégal.*

*(27) Le terme foutankais signifie celui qui est originaire du Fouta ou qui y réside.*

## CINQUIEME PARTIE : QUELQUES RESULTATS PROVISOIRES

## 5-1 : Répartition des migrants par âge

Dans notre étude nous n'avons considéré que l'âge de la population masculine de 20 à 80 ans. Ainsi nous avons écarté les femmes et les enfants (28) émigrés. Si nous avons agi de cette manière c'est surtout parce que nous n'avons pas pu avoir les âges de ceux-ci. Cela surtout compte tenu du fait que nous n'avons pas toujours interrogés les migrants eux-mêmes. C'est la raison pour laquelle nous avons renoncé à donner la répartition par âge des femmes et des enfants accompagnant les migrants. Si les premières ne sont pas nombreuses pour modifier beaucoup les résultats obtenus, il importe de déplorer l'absence des enfants qui ont connu la migration. Ils sont nombreux à revenir habiter avec leurs grands parents qui ne connaissent, malheureusement pas leurs âges. Par ailleurs, il faut préciser que la population masculine en âge d'activité, soit la tranche d'âge de 20 à 40, est celle qui migre le plus. Elle est la plus importante étant celle qui fait vivre, dans la plupart des cas, les familles restées dans les villages. Dans notre enquête les personnes âgées de 20 à 44 ans représentent 78% de l'ensemble des migrants recensés. Plus précisément, on remarque une forte migration dans les tranches d'âge 25-30 ans, ce qui correspond à 47%. C'est surtout à partir de 44 ans qu'il ya un net fléchissement pour voir le nombre des migrants diminuer dès 45 ans. L'importance du nombre des migrants décroît suivant l'accroissement de l'âge. Plus les migrants deviennent très âgés moins ils sont enclins à quitter leur terroir. Le tableau suivant explicite ce fait.

Tableau sur la répartition des migrants suivant l'âge, au moment de l'enquête.

Zone de l'étude	Village de Bokidiawé		Village Galoya		Total
	Bokidiawé Soninké	Bokidiawé Halpulaar	Galoya Torobé	Galoya Peul	
20 - 24	8	6	8	3	25
25 - 29	22	16	29	10	77
30 - 34	16	13	27	9	65
35 - 39	12	9	10	7	38
40 - 44	10	7	11	2	30
45 - 49	8	6	2	-	16
50 - 54	7	3	1	2	13
55 - 59	5	3	1	-	9
60 à 80	5	1	3	-	9
Sans réponse*	8	-	10	1	19
TOTAL	101	64	102	34	301

(28) Le rôle des femmes et des enfants dans la migration internationale pourra être étudié ultérieurement mais suppose des outils d'enquête spécifiques.

\* Sans réponse signifie les migrants masculins dont nous n'avons pas eu leurs âges.

Compte tenu des moyens dont nous disposions nous ne pouvions prétendre aboutir à des résultats statistiquement valables pouvant nous permettre de comparer le nombre des migrants par rapport aux populations restées au village. Donc, ces indications n'ont pour but que de servir de cadre général, l'étude qualitative étant la plus importante ici. Pour ce qui est de la période d'activité nous retenons le critère de 44 ans en sachant que l'on est souvent actif jusqu'à 55 ans, l'âge de retraite retenu par la fonction publique sénégalaise. En milieu rural d'ailleurs l'activité d'un homme ne dépend que de ses capacités physiques et de sa richesse. Autrement, il peut continuer à cultiver son champ ou son P I V jusqu'à la centaine. Les éléments ci-dessus abondent dans le sens de ce qui se disait à propos de la vallée du Sénégal sur l'importance du nombre de jeunes dans les migrations actuelles. Ces départ massifs et prolongés dans les pays d'immigration ont des incidences certaines sur la situation matrimoniale des migrants.

### 5-2 Mariage

Sur 301 personnes interrogés, 104 sont célibataires soit 34,5%. L'importance du nombre des célibataires pourrait s'expliquer par le fait que ces mariages ont lieu après plusieurs années passées à l'extérieur du pays. Les hommes migrants se marient tard. L'âge actuel au mariage comparé à celui qui est recommandé par l'Islam, qui est la religion du Fouta, soit 18 ans, est très avancé. Les premières migrations concernent surtout les célibataires (29). En outre, cette importance du nombre des célibataires dans les migrations actuelles est un indicateur de la propension des gens du fleuve à migrer. Les migrants restent en moyenne 6 ans sans interruption à l'étranger si leur pays d'immigration n'est pas limitrophe du Sénégal. Ils restent en moyenne 3 à 5 ans avant de revenir au village quand le pays d'immigration est voisin du Sénégal.

---

(29) "L'émigration au départ était entreprise surtout par des célibataires ; des jeunes qui étaient les mieux placés pour se lancer dans cette aventure que constitue pour les ruraux leur transplantation dans une vie urbaine pleine de difficultés où ils sont si handicapés dans la lutte pour l'existence. Mais ce sont eux qui pouvaient fournir parmi la population de la vallée, la meilleure main-d'oeuvre susceptible d'être employée sur un marché du travail dont les dimensions restreintes imposent une sérieuse concurrence. La grande famille traditionnelle étant toujours dirigée par les aînés, les célibataires qui ne constituent qu'un chaînon secondaire dans son organisation et n'ont aucune responsabilité particulière dans sa direction et ses fonctions, peuvent la quitter sans causer de grandes perturbations." A.B. DIOP, op. cité, P.65.

Le tableau suivant donne des indications sur les mariages des migrants

Situation matrimoniale	Mariage avant le départ du village	Mariage au retour de la 1ère migration		Mariage au retour de la 2ème migration		Mariage sur lieu de mi- gration	Céliba- taire	Sans réponse	TOTAL
		Interne	Externe	Interne	Externe				
Bokidiawé Soninké	3	3	23	2	34	6	30	-	101
Bokidiawé Toucouleur	2	2	21	-	6	3	30	-	64
Galoya Torobé	4	1	30	-	22	7	34	4	102
Galoya Peulh	1	2	5	2	10	1	10	3	34
TOTAL	10	8	79	4	72	17	104	7	301

Le tableau montre que les mariages au retour de la première et deuxième migration sont très nombreux. On remarque qu'il y a presque autant qui se marient au premier retour 79 migrants qu'au deuxième retour 72 migrants. Il faut préciser que, c'est essentiellement au retour de la migration externe que les migrants se marient, que cela corresponde à la première ou deuxième étape migratoire. Ainsi, il est possible de supposer que le mariage (30) est l'un des objectifs des migrants. Le fait qu'ils restent longtemps avant leur premier retour s'expliquerait par la cherté des mariages. Penser au retour pour le migrant suppose qu'il soit prêt financièrement à faire face à l'attente des parents, des amis restés au village voire au pays. Envisager le retour c'est penser aux multiples cadeaux que le migrant doit apporter. D'où le prolongement de son séjour jusqu'à qu'il soit prêt à satisfaire toutes ces attentes.

Tableau de la durée moyenne passée en migration internationale avant le premier retour au village

Zone de l'étude	Bokidiawé Soninké	Bokidiawé Halpulaar	Galoya Torobé	Galoya Peul	Total
durée moyenne en année	6,5 ans	7 ans	6 ans	3,5 ans	5,75 ans

Comme on le remarque sur le tableau, les peul de galoya restent moins longtemps que les autres ethnies. Il ya deux raisons complémentaires à cela. D'abord, les migrations des peul de galoya sont très récentes comparées aux migrations traditionnelles des soninké et de celle relativement anciennes des autres halpulaaren. Ensuite, les peul de galoya partent presque tous en Afrique de l'ouest et notamment en Gambie où ils représentent plus de la moitié de l'ensemble des migrants recensés dans ce village. Par contre, dans les deux villages de Bokidiawé les migrants Soninké restent 6,5 ans et les

(30) A ce propos la lecture du livre du Pr. DIOP à la page 197 sur les cérémonies de mariage est à conseiller fortement. Encore que ces dernières années, les mariages deviennent de plus en plus élevés même dans les zones rurales.

Halpulaaren 7 ans en moyenne avant le premier retour. Ce qui pourrait correspondre à l'éloignement des lieux d'immigration. Il faut rappeler que les migrants de ces deux quartiers ont pour destination privilégiée le Congo et la France, deux pays très éloignés du Sénégal. Les billets sont élevés et les retours très coûteux ce qui contribue à retarder les premiers retours surtout. La relative différence au niveau du temps passé entre les migrants des deux quartiers de Bokidiawé qui est de 6,5 ans et 7 ans, serait dû au fait que les réseaux sont plus tissés chez les Soninké que chez les Halpulaaren du même village. Il est plus facile à un Soninké de revenir au village - laissant son frère dans sa boutique que pour un Halpulaar de fermer sa cantine ou son tablier pour partir au village. Mais la différence est plus accentuée entre Soninké de Bokidiawé et Halpulaar de Galoya. Si la durée moyenne passée en migration internationale, avant le premier retour au village est relativement moins importante 6 ans contre 6,5 ans, c'est surtout lié au fait que dans le village de Galoya les destinations vers la Gambie sont très importantes. Cela a fortement diminué la moyenne passée dans les pays de l'Afrique Equatoriale et Centrale qui est de 8 ans. Or, pour la Gambie elle est de 4 ans. De plus, contrairement au Soninké qui retrouve presque toujours son frère ou son cousin le halpulaar de Galoya c'est seulement après plusieurs années de tâtonnement qu'il (re)trouve un ami avec qui il pourrait travailler. Enfin, autre raison qu'on pourrait avancer le mariage d'un Halpulaar est plus coûteux que celui d'un Soninké. Tous ces éléments prolongent le séjour du migrant et retardent son premier retour. Ce qui se traduit par des trajectoires migratoires complexes.

### 5-3 Trajectoires migratoires, lieux d'immigration et durée

Le processus de redéploiement spatial est une constante dans les cheminements migratoires que nous avons étudié. L'étude des itinéraires des migrants révèle la complexité des parcours et traduit clairement les rebondissements d'un pays à un autre. La première étape est rarement le lieu d'installation du migrant. A cela plusieurs raisons qui se renforcent. Le nouveau migrant a un projet qu'il s'est fixé ou qu'on lui a fixé au départ. Dans la plupart des cas, il ne lui est pas possible d'atteindre d'un "bond" son objectif. Même dans le cas où il rejoint son frère c'est davantage pour pouvoir continuer son cheminement que pour s'installer définitivement. Cela reste surtout valable chez les Halpulaaren où la stratégie migratoire semble s'insérer (31) dans le cadre du FEDDE traditionnel que dans celui des migrations familiales caractéristiques de l'ethnie Soninké. Les Soninké s'organisent généralement en "société familiale". A l'arrivée du migrant ses frères lui disent "voici ce que l'on a réussi à accumuler. Il s'agit des biens de toute notre famille, tâche de bien gérer nos biens". Dans le cas où il est allé retrouver les frères de son père, ceux-ci peuvent lui prêter de l'argent qui lui est nécessaire pour "faire le Béthiek" en Côte-D'Ivoire ou ouvrir une boutique au Congo.

Par contre s'il a retrouvé ses frères, il travaille avec eux. D'habitude l'arrivée du nouveau coïncide avec le retour de l'un des frères au village. Il est venu pour un travail précis celui de remplacement. En fait le KA (32) ne doit pas être vide de ses hommes. Il existe une sorte de rotation de telle sorte qu'il puisse y avoir toujours au minimum un homme qui assure la gestion des affaires courantes de la maison. Les regroupements entre différents frères se traduisent par des constructions communes. Tous les frères de même père et a fortiori de même père et mère sont associés. Les migrants appellent ce genre d'association "société" qu'il s'agisse de la ou (des) boutique(s) ou des bâtiments à construire tout se fait en commun. Cette solidarité familiale reste encore un fait en dépit de nouvelles structurations-restructurations, probablement liées entre autres causes à la cohabitation des deux ethnies. Des emprunts, d'ailleurs, peuvent être constatés entre les habitants du village de Bokidiawé qui ne se marient pas encore hormis quelques cas isolés. Nous aurons certainement dans nos études ultérieures à nous pencher sur les différents phénomènes résultant du contact entre ces deux ethnies et leurs incidences sur les comportements migratoires de leurs membres en

(31) Le FEDDE terme Pulaar pluriel PELLE est un groupe de fraternité d'âge très structuré. Cf. A.B. DIop, Op Cité.

(32) Le KA signifie en Soninké la maison, il correspond parfois au foyer qui est l'unité de consommation et parfois de production chez les halpulaaren. Le mot foyre est de plus en plus employé pour les soninké de Bokidiawé pour désigner les frères d'un même père ou de même mère en ayant en commun le même père et la même mère et qui se regroupent à l'intérieur du KA qui est l'unité de production et parfois aussi de consommation.

comparaison éventuellement avec des Halpulaaren et des Soninké habitants dans d'autres aires géographiques.

En outre, on remarque que les étapes migratoires atteignent en moyenne 2,5 par migrant international à Galoya Torobé pour 1,5 étapes par migrant international à Galoya Peul. A Bokidiawé Soninké la moyenne d'étape est de 1,78 par migrant pour 1,5 chez les Halpulaaren du même village. Le fait qu'à Galoya Torobé le nombre moyen d'étape par migrant soit relativement plus important que chez les Soninké nous fait penser que cela pourrait être dû à plusieurs facteurs. Chez les Soninké les structures d'accueil sont très importantes pour éviter au migrant de connaître l'aventure souvent constatée chez les Halpulaaren de Galoya. En outre, ces derniers ne sont pas très nombreux à s'installer dans un pays (33) comme c'est le cas des Soninké et Halpulaaren de Bokidiawé au Congo

De plus, la différence au niveau des étapes avec les migrants des deux Bokidiawé peut s'expliquer par le fait que les migrants Halpulaaren de ce village bien que partageant avec les migrants de Galoya la même ethnie ont développé des structures d'accueil plus proches de celles qui existent chez les soninké du même village. Ce qui nous permet de penser que l'influence ethnique ici n'est pas très déterminante sur les trajectoires migratoires, comparée aux effets que peuvent avoir l'impact d'un espace géographique commun. Pour apprécier l'impact de l'espace géographique sur l'orientation des flux migratoires, il suffit de remarquer que les migrants des deux villages de Bokidiawé ont pour destination privilégiée le Congo et notamment Pointe Noire. En effet, près de la moitié des Soninké de Bokidiawé soit 44,5 % ont pour dernière destination enregistrée le Congo. Chez les Halpulaaren de Bokidiawé ils sont 1 sur 3 à avoir eu pour destination le Congo aussi. La France occupe la seconde place chez les migrants des deux quartiers avec 21 % pour les Soninké et 20% pour les Halpulaaren. Ensuite pour les migrants enquêtés restant, ils se répartissaient au moment de l'enquête entre le village où ils représentent 12 % des migrants enquêtés, le Gabon 11 %, la Côte-d'Ivoire 7,5 %, le Niger, le Burkina Faso et le Cameroun 6,5 % dans chacun des pays. Pour leur part les Soninké restant se répartissaient au moment de l'enquête entre le village où ils représentaient 15 % des migrants enquêtés dans ce quartier, la Lybie, la Côte d'Ivoire, la Zambie, le Zaïre, le Togo, l'Espagne, la Mauritanie, l'Egypte et le Bénin.

Par ailleurs, en ce qui concerne les migrants étant passé par Dakar avant d'aller à l'extérieur ils sont 36 originaires du village de Bokidiawé dont 29 y ont travaillé. Parmi ces 29 migrants, 10 sont Soninké. Par contre, dans le village de Galoya ils sont 80 migrants internationaux à s'arrêter à Dakar avant leur première migration externe. Concernant ces 80 migrants, 49 y ont exercés une activité, au mois pendant 2 ans, ce qui leur a permis de financer leur migration internationale. Les migrants Peul de Galoya sont 25 sur 33 à avoir commencé par une migration interne avant d'aller à l'extérieur. Parmi ces 25 migrants, 7 ont commencé par Richard-Toll, 6 par Dakar les autres se partagent entre les villes de M'Backé où ils étaient 3 peul, Saint-Louis 2 migrants, Sébicotane 1, Bargny 1, M'Bour 1. Les migrants restants se partagent entre la Mauritanie où ils sont 2 et les 5 autres à destinations inconnues ou "migration-fuite" (34).

Toutefois, si comme on le constate pour les migrants de Bokidiawé Soninké il n'y a que 10 qui ont travaillé à Dakar avant d'aller à l'extérieur, cela pourrait résulter du fait que la migration de cette ethnie est très organisée et très entretenue. Contrairement aux Halpulaaren et Peul, les Soninké semblent connaître moins d'aventures. Comme c'est très souvent le frère, l'oncle ou un autre parent

---

(33) En dehors de la Gambie où les migrants des deux Galoya sont installés en nombre important, ils ne sont pas nombreux à se fixer dans un seul pays. On les retrouve dans presque tous les pays africains mais en nombre limité.

(34) La "migration-fuite" signifie que le migrant est parti sans avertir personne de son entourage. Comme le nom l'indique il s'agit d'une fuite. C'est seulement après plusieurs années, s'il arrive à s'installer dans un pays qu'il écrit ou envoie à ses parents de l'argent. Dans ce cas de figure les parents le considèrent même souvent juste après son départ comme peut-être décédé. Généralement c'est quand le migrant sait que ses parents refuseront son départ ou parfois c'est quand ils lui refusent de lui donner son billet. Dans ce cas il vend une partie du troupeau et s'enfuit. C'est ce qu'il paiera plus tard s'il réussit dans ses activités à l'étranger.

qui financent le billet, il n'est pas nécessaire pour eux de commencer leur migration par une ville secondaire pour "gagner leur billet". Cet aspect apparaît comme une caractéristique des migrations actuelles seulement. Car, ceux qui allaient en migration dans les années 50 jusqu'aux années 60 débutaient comme saisonniers c'est-à-dire à cultiver les arachides dans le Sénégal oriental ou comme boy à Dakar.

Par ailleurs, le fait que les Soninké ne passent pas à Dakar, en tout cas moins que les Halpulaaren pour y exercer le "béthiek" ou d'aide commerçant ne signifie pas pour autant que leur première migration soit exclusivement externe. En fait ils sont 52 migrants à avoir consacré leur première sortie du village à étudier le Coran ou la Charia. Seuls ceux qui sont âgés de moins de 30 ans sont allés directement à l'étranger. Par contre, presque tous les autres ont appris le Coran et la Charia hors du village, notamment à Waoundé pour la famille des Wagué -chef de village- et à Dembankané pour la famille des Tiréra -famille de l'actuel chef du C R .

Les tableaux suivants indiquant l'âge des migrants au moment de leurs premiers départs du village vers l'intérieur ou vers l'extérieur du pays est explicatif .

Tableau de l'âge moyen des migrants au moment de leur première migration interne

Quartiers de l'étude	Moyenne en âge au moment de la première migration interne
Bokidiawé Soninké	18
Bokidiawé Halpulaaren	20,02
Galoya Torobé	20
Galoya Peul	20,03

Tableau de l'âge moyen des migrants au moment de leur première migration externe

Quartiers de l'étude	Moyenne en âge au moment de la première migration externe
Bokidiawé Soninké	21
Bokidiawé Halpulaaren	24
Galoya Torobé	22
Galoya Peul	26

#### SIXIEME PARTIE : UTILISATION DE L'ARGENT DE LA MIGRATION : LE CAS DE GALOYA TOROBE

Ce serait une lacune importante que d'étudier les migrations sans parler, ne serait-ce que brièvement, de l'impact des apports financiers des migrants. Cependant, nous n'avons malheureusement pas pu nous pencher systématiquement sur cette question. Toutefois, la dernière question de notre questionnaire était de savoir quel était le montant et la fréquence des envois des émigrés. En outre, pendant avec les entretiens que nous avons mener avec les villageois -parents des migrants ou migrants de retour -cette question a été constamment posée. A la lumière des réponses obtenues, nous avons essayé d'apprécier l'impact de la masse monétaire injectée dans l'économie des villages dont sont issus nos migrants. En plus des questions posées directement sur les envois, nous

avons lors de nos entretiens avec les villageois discuter de la question de l'utilisation de l'argent envoyé par les émigrés. A partir des réponses obtenues et de notre observation participante, nous sommes arrivés aux remarques suivantes. L'argent de l'émigration est destiné à "entretenir" les parents restés au village, à assurer la nourriture, à acheter les habits, à la construction, aux cotisations dans les groupements du village et à l'épargne. Si l'on a nuancé le mot entretenir c'est pour montrer que les migrants peuvent être catégorisés en fonction de ce qu'ils représentent ou de ce que représentent leur famille pour eux (lien de parenté avec le CF par exemple). C'est pourquoi on ne saurait considérer pareillement un migrant qui a laissé sa ou (ses) femme(s), ses enfants et sa mère au village et qui n'a pas de frères qui travaillent, à un autre migrant qui a plusieurs frères qui envoient et qui n'est pas marié. Pour le premier, il est conscient que ses parents dépendent exclusivement de lui. Or, pour le second, il peut souvent rester très longtemps sans envoyer de l'argent. Mais il faut préciser que l'importance et la fréquence des envois dépendent aussi de la réussite des activités du migrant. Dans le cas où le migrant n'est pas régulier dans ces envois, on entend la plupart du temps ses parents déplorer, de manière d'ailleurs fataliste cet état. "Dane jooni kay so wona tampere wona danal" ce qui pourrait se traduire par "les migrations actuelles c'est plus de la peine que de la richesse" ou bien "alla ene jaara sebe celli tan ko danal" c'est à dire que s'ils se portent bien seulement c'est de la richesse". En fait sans aller jusqu'à cautionner les propos d'un vieux Soninké qui disait que "contrairement aux Halpulaaren qui, une fois à l'extérieur ne regardent plus derrière eux, les Soninké savent toujours qu'ils ont laissé des parents qui ne comptent que sur eux, on pourrait soutenir que les Soninké de Bokidiawé envoient plus que les Halpulaaren de Galoya. Peut-être gagnent plus que ceux-ci ? Cela est-il lié au fait que les POYYE (pl. de Foyre en Pulaar) des Soninké qui atteignent souvent 50 membres avec en moyenne 3 migrants par Foyre recèlent plus de migrants que ceux des Halpulaaren de Galoya qui dépassent rarement 20 membres avec en moyenne 1,5 migrants par Foyre.

Cependant, nous pensons que le problème n'est pas que les Halpulaaren de Galoya n'envoient pas d'argent. Le vrai problème serait que l'utilisation de l'argent envoyé par les émigrés de ce village n'est pas "capitaliste". En fait l'essentiel de l'argent de l'émigration sert à la construction. Si construire est une nécessité, construire une belle villa relève-t-il de la richesse ? L'équation qu'il s'agit ici peut se formuler autrement à savoir construit-on une belle villa parce que l'on est riche ou est-on riche parce qu'on a construit une belle villa ? En tout cas certaines belles constructions ressemblent plus à des capitaux mobilisés qui auraient pu être utilisés dans des créneaux plus productifs plus rentables et plus urgents. Pour n'avoir pas su dépasser ce que certains n'hésitent pas à qualifier "d'orgueil" certains migrants semblent se lancer dans une véritable course "à la construction". Les belles constructions ont été valorisées de telle sorte que tout migrant qui n'en a pas apparaît aux yeux des non migrants voire de ses propres parents comme n'ayant pas réussi.

Ainsi, si le premier retour après plusieurs années passées hors du pays est consacré au mariage ou à la construction, le second ou le troisième sera celui de la reconstruction et les retours suivants seront réservés à la polygamie ou aux remariages. Par ailleurs, les envois des migrants notamment ceux de Galoya connaissent un reflux vers d'autres lieux. Il existe à ce niveau ce que l'on pourrait appeler "un système de fuite des flux monétaires". En effet, les boutiquiers, les boulangers, les maçons, les chauffeurs de car voire leurs apprentis sont généralement des étrangers à la région. L'argent envoyé ne reste pas au village mais reprend des circuits Touba-Touba ou M'Backé-M'Backé. Ceux-ci ont accepté d'exercer des activités que les villageois trouvent moins nobles, en tout cas des travaux qu'ils n'aiment pas exercer dans leur terroir. Ils sont payés à partir de l'argent envoyé par les émigrés. Cependant, l'argent qui reste au village est celui des caisses villageoises. Cet argent, selon certains jeunes "dort dans des malles et ne sert qu'à accueillir des marabouts ou des chérifs" et parfois à construire de nouvelles mosquées. D'ailleurs, apparemment certaines mosquées c'est moins une nécessité religieuse que la recherche d'un prestige pour un quartier donné par exemple. Pour notre part nous pensons que l'émigration malgré qu'elle soit une émigration de contraintes, a des avantages certains. Mais ces avantages risquent de perdre si une réelle politique migratoire et une stratégie conséquente d'utilisation des fonds provenant de l'émigration, ne sont pas entreprises par les migrants eux-mêmes et par tous ceux qui sont intéressés par l'avenir de cette zone. De plus, les jeunes du Fouta sont partis. Ceux qui restent ont, sinon perdu l'habitude de travailler du moins attendent tout de ceux qui sont partis. Tout ce que l'émigré envoie est consommé et ce qui reste n'est pas investi sur place mais repart dans d'autres horizons. Il existe un manque d'investissement réel capable de regrouper les gens dans des projets de développement viables. Là encore certaines

lourdeurs socio-culturelles bloquent souvent les bonnes initiatives (division en caste, rôle secondaire de la femme, analphabétisme). De plus, ceux qui devraient être à l'avant garde des projets d'avenir, les jeunes manquent de formation et ne pensent qu'à regagner un jour leurs aînés ou leurs amis.

## CONCLUSION

Les trajectoires migratoires africaines que nous avons eues à observer, présentent des caractéristiques différentes de celles souvent étudiées à propos des migrations sud-nord. Il ne s'agit pas d'une migration d'un point A (zone de départ) à un point B (zone d'arrivée). Cette migration n'est pas binaire. Elle s'inscrit dans un processus long avec des rebondissements d'un pays à un autre. Tous ces va-et-vient semblent s'inscrire dans un soubassement ethnique et parfois politique. Ainsi, dans la migration des Halpulaaren, sous une apparence de logiques individuelles -aller à l'aventure- on retrouve des logiques collectives, les stratégies de FEDDE ou de cousinage par exemple. Par contre, chez les Soninké, sous une apparence de logiques collectives, la stratégie ou les réseaux familiaux, on retrouve une logique individuelle, l'émancipation des cadets du joug des aînés (LAVIGNE-DELVILLE, 1990-91) en est un exemple. Par ailleurs, si en France les émigrés s'emploient comme des ouvriers donc des salariés, en Afrique ils sont commerçants ou tailleurs. Il existe toute une gamme de commerce en fonction, nous semble-t-il, du pays d'immigration. Plus le pays d'immigration est éloigné plus on rencontre un important commerce. Ce qui correspond rarement à la première étape. Ainsi, dans le cas où la première migration est interne (Dakar pour le village de Galoya Torobé et Richard Toll pour les Peul de Galoya) c'est le commerce de Béthiek ou de Bana-Bana qui domine. Les migrations dans les pays limitrophes, voire dans l'Afrique Occidentale, semblent correspondre aux commerces de bethiek aussi, de tablier ou de cantine. Dans les pays de l'Afrique Equatoriale et Centrale, les migrants sont propriétaires de grandes cantines ou des boutiques importantes, généralement situées au marché. Dans les pays de l'Afrique Australe, les migrants sont le plus souvent des diamantaires et ils sont propriétaires des bureaux de vente de l'or et du diamant qu'ils font transiter dans des circuits internationaux.

En outre, nous avons tenté de traiter les itinéraires résidentiels qui nous sont apparus comme liés à l'ethnie et à l'espace de référence du migrant. Ainsi, du point de vue ethnique les Halpulaaren de Galoya n'ont pas les mêmes itinéraires que les Halpulaaren de Bokidiawé. Nous pensons que l'espace géographique -ici le village- a rapproché plus les Halpulaaren de Bokidiawé des Soninké du même village. Les Peul, pour leur part, semblent développer des itinéraires plus spécifiques. Au niveau des réseaux d'accueil aussi l'appartenance à un même espace d'origine nous a semblé déterminant. Cependant, la part de l'ethnie n'en est pas pour autant négligeable. Car, même si l'appartenance au même village influe souvent sur la construction des réseaux, le fait de parler la même langue est très valorisé chez les migrants. La langue dans ce cas joue un rôle déterminant dans les relations identitaires entre migrants. Enfin, il est souhaitable que ce rapport sur les trajectoires soit un début pour l'étude des effets générés par les migrations internationales africaines sur l'ensemble du tissu social et économique villageois. Pour ce faire il s'agira pour nous de :

- cerner les stratégies et les réseaux que les migrants mettent en place dans le cadre des structures d'accueil des nouveaux migrants.
- rendre compte des perspectives de retour des migrants. Autrement dit, les aménagements hydro-agricoles, pourront-ils limiter les départs vers l'extérieur ? Les gens du fleuve renonceront-ils aux migrations pour redevenir des riziculteurs ?
- voir quelles relations existerait-il entre les migrations internationales africaines et l'intégration économique, culturelle et sociale de l'Afrique ?

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS Adrian, 1977 : Le long voyage des gens du fleuve, Maspéro, Paris.
- AMIN Samir and FORDE Daryl, 1974 : Migrations in Western Africa, Oxford University Press, London.
- AMSELLE Jean-Loup, 1976 : Aspects et significations du phénomène migratoire en Afrique in les Migrations Africaines sous la direction de J.L. Amselle, ed Maspéro, coll. dossiers africains, Paris, 126 p.
- BA Fama Hanne, 1987 : Migrations et développement dans la vallée du fleuve Sénégal, in JEMAS, Hedi éd. Population et développement en Afrique, Dakar Codesria, 249-82.
- BA Oumar, 1973 : Les peul du Fouta Toro à travers leur tradition nationale orale et écrite. Paris, TDU : 1724. (4 vol.).
- BA Oumar, 1977 : Le Fouta Toro au carrefour des cultures. Paris, l'Harmattan : 424 p. (thèse remaniée et éditée).
- BALDE Mamadou Saliou, 1976 : Un cas typique de migration interafricaine : l'immigration des guinéens au Sénégal in Amselle Jean-Loup, éd. les migrations africaines, Maspéro, Paris.
- BATHILY Abdoulaye, 1985 : Guerriers, tributaires et marchands. Le Gajaaga (ou Galam), "le pays de l'or". Le développement et la régression d'une formation économique et sociale sénégalaise (VIII<sup>e</sup> siècle- 19<sup>e</sup> siècle).
- BERTAUX D., 1980 : L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités in Cahiers Internationaux de Sociologie, vol LXIX.
- CONDE Julien et al, 1986 : Les migrations internationales sud-nord. Une étude de cas : les migrants maliens, mauritaniens et sénégalais de la vallée du fleuve Sénégal en France, OCDE texte du centre de développement, Paris, 154 p.
- CROS Claude, 1965 : Les migrations relatives au peuplement du delta du fleuve Sénégal (opération des 30.000 ha). Campagne de recrutement 1965-66. Enquête socio-économique, ministère du Plan et du Développement, Aménagement du Territoire, Dakar, multigr.
- CROS Claude, 1965 : Rapport de travail sur les migrations au Sénégal, thèse de doctorat en sociologie, Université de Dakar, 63 p.
- CROS Claude, 1968 : Les migrations de la zone arachidière orientale (Sénégal, 1967), Secrétariat d'Etat auprès du Premier Ministre chargé du Plan Direction de l'Aménagement du Territoire, Dakar, 89 p. multigr.
- DAVID Philippe, 1980 : Les navétanes histoire des migrations saisonnières de l'arachide en Ségambie des origines à nos jours, N.E.A., Dakar.
- De JONGE K., ed, 1978 : Les migrations au Sénégal et en Gambie, African Perspectives, Africa Studie Centrum, Leiden.
- DELAUNAY Daniel, 1984 : De la captivité à l'exil : histoire et démographie des migrations paysannes dans la moyenne vallée du fleuve Sénégal, Ed de l'ORSTOM, Paris 1984.

DEVISSE J., BA A., BERNAR C., BOUGEROL B. : Fleuve Sénégal : la question frontalière in Afrique Contemporaine n° 154, 2/90.

DIALLO Ibrahima Papa, 1971 : Les migrations frontalières entre le Sénégal et la Gambie, Nations Unies, IDEP, Dakar, multigr.

DIALLO Ibrahima Papa, 1972 : Migrations frontalières. Enquêtes en milieu urbain sénégalais (1970-71) Nations Unies, IDEP, Dakar, 153 p multigr (also in english).

DIALLO Ibrahima Papa, 1975 : L'immigration des guinéens à Dakar : problèmes d'intégration d'une minorité étrangère, thèse de doctorat, Université de Lille.

DIOP Abdoulaye Bara, 1960 : Enquête sur la migration toucouleur à Dakar, Bulletin de l'IFAN, XXIII, série B, 3-4 juillet-octobre, 393-418.

DIOP Abdoulaye Bara, 1965 : Société toucouleur et migration (enquête sur la migration toucouleur à Dakar), Initiations et études n° XVIII, Dakar, IFAN.

DIOP F.P. et DIENG O., 1985 : Les migrations rurales au Sénégal. Effets sur les structures agraires, FAO, Rome.

DIOP François Pathé, 1985 : Les migrations interrégionales : structures et tendances, Bureau National de Recensement et direction de l'Aménagement du Territoire, Dakar, 70 p.

DIOP François Pathé, 1985 : Migrations internes, nuptialité et fécondité in Charbit Yves, Guèye Lamine et Ndiaye Salif eds 1985. Nuptialité et fécondité au Sénégal, INED, Presses Universitaires de France, Paris, 73-104.

DIOP Marième, 1989 : Un exemple de non insertion urbaine : le cas des migrantes saisonnières de Basse Casamance à Dakar, in Antoine Philippe et Coulibaly Sidiki, l'insertion urbaine des migrants en Afrique, ed de l'ORSTOM, Paris 79-89.

DUBOIS Jean-Paul, 1971 : L'émigration des serer vers la zone arachdière orientale. Contribution à l'étude de la colonisation agricole des Terres Neuves au Sénégal, ORSTOM Dakar, 204 p. multigr.

DUBOIS Jean-Paul, 1975 : Les serer et la question des Terres Neuves au Sénégal, Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, 12, 1, 81-120.

ELKAN W., 1976 : Rural Migration Agricultural Practice and Resettlement in Sénégal, Working Paper n° 4, Department of Economics, University of Durham, 37 p.

FALL Abdou Salam, 1987 : La migration rurale urbaine de serer du Sine vers Dakar et sa banlieue : le cas des ressortissants de Naaxar, Ngayoxem et Sob, Mémoire de maîtrise, Dept de philosophie, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, 121 p.

FIELOUX M., 1985 : Développement, émigration masculine et travail féminin. Le cas des femmes toucouleur de la région du Damga, séminaire ORSTOM-CIE, Paris.

FINDLEY Sally E., 1991 : Sècheresse et migration dans la vallée du fleuve Sénégal : les femmes et les enfants dominant dans le nouveau type de migrant, pop. Sahel, 16 avril, 19-28.

GARENNE Michel et LOMBARD Jérôme, 1991 : La migration dirigée des serer vers les Terres Neuves (Sénégal) in Quesnel André et Vimard Patrice, ed migrations, changements sociaux et développement, ed. de l'ORSTOM, Paris, 317-332.

GESSAIN Monique, 1967 : Les migrations chez les Coniagui et Bassari, mémoire de la société des africanistes, Paris.

GUEYE Cheikh, 1986 : Analyse spatiale des migrations internes au Sénégal 1960-1980, thèse de démographie, université de Louvain, 112 p.

GUEYE Cheikh, 1989 : Migrations inter-régionales au Sénégal, *historiens géographes* 4-5, 24-33.

GUILMOTO Christophe Zupanov, 1991 : Démographie et développement dans la moyenne vallée du fleuve Sénégal, communication présentée au séminaire ENSEA-ORSTOM. Croissance démographique et stratégie de développement en Afrique, Abidjan, nov, 13 p. multigr.

HAERINGER Philippe, 1968 : L'observation rétrospective appliquée à l'étude des migrations africaines in *Cahiers ORSTOM série Sciences Humaines*, volume 2.

HAMMER Alice, 1981 : Diola women and migration : a case study, in Colvin, Lucie Gallistel et al, *the uprooted of the western sahel. Migrants quest for cash in the Senegambia*, Praeger, New-York, 183-203.

KANE F. et LERICOLLAIS A., 1975 : L'émigration des soninké, *cahiers ORSTOM série Sciences Humaines*, XII, 2.

KEBE Moctar, 1965 : Exode rural et sous-prolétariat urbain, *Sénégal d'Aujourd'hui*, 18 avril, 53-55.

LACOMBE Bernard, 1969 : Mobilité et migration. Quelques résultats de l'enquête du Sine-Saloum Sénégal, *cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines*, 6-4, 11-42.

LACOMBE Bernard, 1972 : Etude démographique des migrations et des migrants relevés de 1963 à 1965 dans l'enquête Sine-Saloum (Sénégal), *cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines*, 9-4, 393-412.

LACOMBE Bernard, 1972 : Notes descriptives sur les groupes de migrants relevés au Sénégal dans les enquêtes rurales de Ngayokhème et Ndéméne (Sénégal) de 1968 à 1970 et dans l'enquête de Pikine (Cap-Vert) en 1969, *cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines*, 9, 4, 413-424.

LACOMBE Bernard, 1974 : The migrant group as a description of the demographic characteristics of migration : an application to the migration recorded in 1969 in a suburban commune of Dakar : Pikine (Sénégal), in Cantrelle Pierre et al, eds, *Population in African Development*, Ordina IUSSP, Louvain, vol 1, 119-127 [Communication au congrès régional africain de population, Accra].

LACOMBE Bernard, VAUGELADE Jacques, DIOUF B et al, 1977 : Exode rural et urbanisation au Sénégal. Sociologie de la migration des serer de Niakhar vers Dakar en 1970, ed. de l'ORSTOM, Paris.

LAVIGNE-DELVILLE Philippe, 1991 : La rizière et la valise. Irrigation, migration et stratégies paysannes dans la vallée du fleuve Sénégal, *Syros - Alternatives*, Paris, 232 p.

LAVIGNE-DELVILLE Philippe, 1991 : Irrigation, émigration et sécurité alimentaire sur le fleuve Sénégal, *cahier des Sciences Humaines*, 27, 1-2, 105-116.

LAVIGNE-DELVILLE Philippe, 1991 : Migrations et structuration associative. Enjeux dans la moyenne vallée, in Crousse Bernard et al, ed. *la vallée du fleuve Sénégal. Evaluations et perspectives d'une décennie d'aménagements*, Karthala, Paris, 118-139.

LEBRIS E., PONTIE G., QUESNEL A., GREGORY J., DUQUETTE-AHADOM T., VIGNIKIN K., 1986 : Migrations togolaises. Bilan et perspectives. Université du Bénin, unité de recherche démographique. Lomé.

LEEDE J. and ELKAN W., 1976 : La situation de la migration et de l'emploi au Sénégal, world bank working paper, june.

- LERICOLLAIS André, 1975 : Peuplement et migration dans la vallée du Sénégal, cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, XII, 2, 123-136.
- LERICOLLAIS André et VERNIERE Marc, 1975 : L'émigration toucouleur : du fleuve Sénégal à Dakar, cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines XII, 2, 161-177.
- MARC Elisabeth, 1971 : L'émigration des paysans et ses conséquences sur la vie d'un village sénégalais, Afrique littéraire et artistique, 16, avril, 46-56.
- MARCOUX Richard, 1990 : Caractéristiques villageoises et rétention des populations : le cas de la vallée du fleuve Sénégal, Labour Capital and Society (Travail, Capital et Société), Montréal, 23, 1, avril, 100-133 [également communication présentée au congrès annuel de l'Association canadienne des Etudes Africaines, Kingston (Ontario), mai 1988].
- METGE P., 1968 : Politiques migratoires : les migrations et la transformation de la société rurale traditionnelle au Sénégal, in PETIT-PONT, Maxenne ed, structures traditionnelles et développement, Eyroles, Paris, 39-58.
- MINVIELLE Jean-Paul, 1985 : Paysans migrants du Fouta Toro (vallée du Sénégal), ed. de l'ORSTOM, Paris.
- NOLAN Ryal W., 1977 : L'histoire des migrations bassari, influences et perspectives, Journal de la Société des Africanistes, 47, 2, 81-101.
- QUIMINAL Catherine, 1991 : Gens d'ici, gens d'ailleurs. Migration soninké et transformations villageoises, Christian Bourgeois, Paris, 223 p.
- RAVAULT F., 1964 : Kanel, l'exode rural dans la vallée du Sénégal, cahiers d'Outre-Mer, 65, 58-80.
- RICCA S., 1991 : Migrations internationales en Afrique. Aspects légaux et administratifs, ORSTOM.
- ROCH Jean, 1975 : Les migrations économiques de saison sèche en bassin arachidier sénégalais, cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, XII, 1, 51-81.
- ROCHETEAU Guy, 1975 : Société wolof et mobilité, cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, 12, 1, 3-18.
- SANTOIR Christian, 1975 : L'émigration maure : une vocation commerciale affirmée, cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, XII, 2, 137-161.
- SANTOIR Christian, 1990 : Les peul "refusés", les peul mauritaniens réfugiés au Sénégal. Cahiers Sciences Humaines.
- SANTOIR Christian : D'une rive à l'autre. Article à paraître aux cahiers de l'ORSTOM.
- SCHMITZ J. : Le fleuve Sénégal : ligne de front ou voie de passage in Afrique contemporaine n° 154, 2/90.
- SEMINAIRE : Migratoire, travail, mobilités sociales : méthodes, résultats, perspectives, 1991 ORSTOM.
- SOW Fatou, 1981 : Migration to Dakar, in Colvin, Lucie Gallistel et al, the uprooted of the western sahel. Migrants' quest for cash in the Senegambia, Praeger, New York, 204-242 [aussi dans le bulletin de l'IFAN].

SY Bocar; DIABOULA M., SALL D., 1971 : Possibilités de migration de l'arrondissement de Niakhar vers le Sénégal oriental. Opérations Terres-Neuves, secrétariat d'Etat auprès du premier ministre chargé du Plan, Direction de l'Aménagement du Territoire, Dakar, 84 p., multigr.

SY Maymouna, 1989 : Migrations et conséquences socio-économico-démographiques dans la vallée du fleuve Sénégal, D.A.T./M.I.N.T., Dakar, 10 p.

SY Maymouna, 1991 : Les raisons de migrer des sénégalaises déterminées par l'appartenance ethnique et le statut social, Pop Sahel, 16, avril, 29-35.

THOMAS L.V., 1980 : Brève typologie des déplacements de population au Sénégal, cahiers de sociologie économique, 10, mai, 247-284.

THOMAS L.V., 1960 : Esquisse sur les mouvements de population et les contacts socio-culturels en pays diola (basse-Casamance) Bulletin de l'IFAN, XXII, série B, 3-4 juil-oct, 486-508.

THOMAS L.V., 1965 : Mouvements de population et dépendance sociologique en basse Casamance (région Karabane), Notes Africaines, 106, 42-46.

UNESCO, 1978 : Migration, éducation, emploi à Dakar : résultats d'une enquête par sondage, Dakar, 120 p.

VAN CHI-BONNARDEL Régine, 1977 : Exemples de migrations multiformes intégrées : les migrations des Niomanlea (îles du bas Saloum Sénégal), bulletin de l'IFAN, 39, 4, 836-889.

VANDERKLEI J.M., 1978 : L'histoire migratoire d'un village diola (Casamance, Sénégal) : une analyse synchronique et diachronique, in DeJONGE K, ed les migrations au Sénégal et en Gambie, African Perspectives, Afrika Studie - Centrum Leiden.

WANE Yaya, 1964 : Besoins sociaux et mobilité des toucouleur, Notes Africaines, 101, janv, 16-23.

WEIGEL J.Y., 1982 : Migration et production domestique de soninké du Sénégal, Paris, ed de l'ORSTOM.

ZACHARIA K.C. and NAIR N.K., 1980 : Sénégal : patterns of international and international migration in recent years, demographic aspects of migration in West Africa, vol 2, Staff Working Paper 415, World Bank, Washington.